



INTRODUCING



CLAIRE TABOURET

Léa Bismuth

Les œuvres de Claire Tabouret, aux tonalités sourdes et à l'atmosphère incertaine, nous plongent dans des terres de solitude et d'apparitions indéterminées. Lauréate du prix Yishu 8 2012, son travail a été présenté l'été dernier à la Maison des Arts de Pékin et, au printemps, à la galerie Isabelle Gounod, à Paris.

■ Dans la pratique de Claire Tabouret, la peinture est préexistante, un geste nécessaire qui remonte à l'enfance, un geste par lequel des images à l'identité flottante s'actualisent lentement. Le temps en est également une composante – temps-durée, temps des cinéastes et de Bergson, temps vécu que l'artiste tente d'attraper. Elle procède par grandes surfaces, qu'elle recouvre, efface, obscurcit, joue avec les couches et les épaisseurs de la peinture acrylique. Paradoxalement, elle cherche la finesse, la transparence d'une peinture toujours aqueuse, fluide, comme des couches successives de pluie. Les tonalités sont profondes : des dégradés de bleus et de verts foncés, le gris régnant en maître de la nuance ; l'artiste dit vouloir créer des « peintures patinées » comme des vieux meubles, « aux couleurs déjà vieilles ».

DES LAVIS D'EXISTENCE

C'est lors de sa récente résidence à Pékin que Claire Tabouret décide de réaliser des autoportraits, qu'elle pense de manière parallèle à la réflexion sur l'eau. Son point de départ est une citation de la romancière japonaise Yoko Tawada : « On dit que le corps humain est composée à quatre-vingt pour cent d'eau, aussi n'est-il guère étonnant qu'un autre visage apparaisse chaque matin dans le miroir (1). » Ce visage inconstant, Claire Tabouret le cherche en elle-même tous les matins. Pour cela, elle utilise l'encre de Chine sur du papier de riz d'une extrême finesse. Comme ses peintures, ses autoportraits sont des lavis d'existence : l'encre est déposée, le papier boit et les formes d'un visage toujours mouvant se déposent à la surface. L'identité est un territoire à explorer, le lieu d'une incompréhension, d'une androgynie essentielle. Ainsi, tous les autoportraits, répétitifs et dissonants à la fois, forment un grand mur d'images : les visages multiples se superposent pour n'en faire qu'un.

DES MAISONS ET DES HOMMES

Claire Tabouret est une artiste de la rencontre entre les individus et les territoires : dans sa dernière exposition personnelle à la galerie Isabelle Gounod (*I/He*, 2012), elle a présenté le fruit d'un travail initié lors d'une résidence à Marseille. Comme souvent, elle commence par se faire documentariste, prend beaucoup de notes, afin de comprendre

À gauche/left: « Maison inondée 19 », 2012

Encre de chine sur papier. 54 x 78 cm.

"Flooded House." Ink/ paper

Ci-dessous/below: « L'Homme aux valises »,

2012. Acrylique sur toile. 200 x 145 cm.

"Man with Suitcases." Acrylic on canvas



« comment les lieux gardent la mémoire des événements ». Et la peinture ne prend forme que lorsque plusieurs sources d'informations se télescopent : ici, sa présence à Marseille – ville faisant face à la mer et à l'Algérie – entre en collusion avec le Printemps arabe. Cette situation politique est rendue sensible par le souvenir de toiles appartenant à l'histoire de l'art, comme *le Radeau de la Méduse* ou *la Traversée du Styx*. Tous ces éléments fusionnent pour que l'acte de peindre devienne une forme de résistance et la proclamation d'une implication physique dans le monde.

L'une de ses dernières toiles présente le portrait en pied d'un homme debout, au milieu de valises et d'une foule de migrants. Cette image est en réalité extraite d'un film d'archive sur le débarquement des Harkis sur un quai marseillais : « J'ai fait un zoom sur ce personnage, au milieu de la foule, dont la présence explose à mes yeux. Ce qui m'a touchée, c'est ce corps planté solidement dans le sol, dont le regard dit la détermination, qui pose la question de la place que l'on donne et de celle que l'on prend », explique l'artiste. Refusant une peinture « bavarde », elle cherche la justesse dans le choix de ses sujets et obéit à une stratégie picturale presque monacale, en tentant de limiter sa propre présence à la stricte nécessité.

Dans la série des *Maisons inondées*, initiée en 2008, Claire Tabouret met en péril la notion primitive de lieu de protection. Réalisées au feutre, en un geste presque machinal, mais néanmoins minutieux, les maisons apparaissent sous la forme d'une accumulation de petits traits tramés. Ces maisons flottantes portent en elles toute l'œuvre de l'artiste : des êtres, perdus sur des barques, au cœur du rien qui devrait mener à tout, cherchent à s'établir ; mais le refuge est précaire, en proie au souffle du vent et aux vagues souveraines. ■

Diplômée en philosophie et en histoire de l'art, Léa Bismuth est critique d'art. Elle vit et travaille à Paris.

Claire Tabouret

Née en / born 1981

Vit et travaille à / lives in Pantin

Expositions personnelles / Solo shows:

2011 *Peintures*, Carré noir, Amiens

2012 *C'était le printemps*, Yishu 8, Pékin

L'île, Galerie Isabelle Gounod, Paris

Prix Jeune créateur (2009)

SJ Berwin (2011), Yishu 8 (2012)



The works of Claire Tabouret, with their dull, muted colors and uncertain atmosphere, immerse us in a world of solitude and vague apparitions. Winner of the 2012 Yishu 8 Prize, she showed last summer at the House of Arts in Beijing and this spring at the Isabelle Gounod gallery, Paris.

For Claire Tabouret painting is something that has always been there, a necessary action from childhood, a process whereby images with floating identities slowly become actual. Time is also one of the components—time as duration, the time of filmmakers, theorized by Bergson, the lived time that the artist attempts to catch up with. She works with large surfaces, covering, erasing, darkening and playing with layers and thicknesses of acrylic, and yet paradoxically searching for the thinness and transparency of paint that is always aqueous, fluid, like successive layers of rain. The tones are deep: shades of blue and dark greens, grays rich in nuance. The artist says she strives to create paintings that have a “patina” like old furniture, with colors that are already aged.

It was during her recent residency in Beijing that Tabouret decided to make self-portraits, her ideas on the genre paralleling her interest in water, and starting with these words by Japanese novelist Yoko Tawada: “Eighty percent of the human body is made of water, so it isn't surprising that one sees a different face in the mirror each morning.” (1) Every morning, Tabouret looks into herself to find this inconstant face, working in Indian ink on extremely fine rice paper. Like her pain-

tings, these self-portraits are washes of existence: the ink is laid down, the paper drinks and the forms of an always shifting face are deposited on the surface. Identity is a territory to be explored, the place of an incomprehension, of an essential androgyny. Thus all her self-portraits, which are at once repetitive and dissonant, form a great wall of images: the multiple faces are overlaid and become one.

OF HOUSES AND MEN

Tabouret's art is inspired by people she meets and territories she inhabits. In her last solo exhibition with Isabelle Gounod (*L'île*, 2012), she presented the fruit of work begun during a residency in Marseille. As is her wont, she began by looking and taking notes, in order to understand “how places retain the memories of events.” The painting took shape only when several sources of information telescoped: here, her presence in Marseille—a city looking across the Mediterranean to Algeria—enters into collusion with the Arab Spring. This historical situation is expressed through an allusion to historical paintings such as *The Raft of the Medusa* and *The Ferry Across the Styx*. All these elements come together to make the act of painting into a form of resistance and a proclamation of physical engagement with the world.

One of the latest canvases presents the portrait of a man standing in a sea of suitcases and migrants. The image comes from an archive film about the Harkis—native Algerians who fought on the French side during their country's war of independence—arriving on the quay in Marseille. “I zoomed in on this person in the middle of the crowd; his presence really jumped out at me. What touched me is this body rooted to the ground, whose gaze expresses determination, and who raises the question of the place we are given, and take, in this world.” Tabouret rejects fussy painting; her subjects are carefully chosen, her strategy almost monastic, limiting her own presence to what is strictly necessary.

In the series of *Maisons inondées* (Flooded Houses), begun in 2008, Tabouret endangers the home, embodiment of the primitive need for protection. Houses are conjured up by a grid of tiny, mechanical yet meticulous marks in felt pen. These works sum up Tabouret's world: beings lost in boats amidst a nothingness that should lead to everything, struggle to right themselves, but the refuge is precarious, vulnerable to the wind and mighty waves. ■

Translation, C. Penwarden

Léa Bismuth holds a degree in philosophy and art history. She lives and works in Paris.